

LA CHIMÈRE DE TIZI OUZOU



C'est l'histoire d'Ali, l'ancien membre de l'ALN¹, le prisonnier condamné à mort dans l'Algérie française des années 1950, la figure tutélaire de Boghni, petite localité de la wilaya² de Tizi Ouzou. Ce sont les derniers moments de ce héros de l'Indépendance qui porte sur l'Algérie son regard lucide et amer, les derniers souffles de cet homme dans un hôpital de France, le pays où il n'avait jamais voulu vivre.

Ou peut-être est-ce l'histoire d'Axelle, l'institutrice, arrivée en Algérie en 1962, enseignant sur les braises encore chaudes de l'Indépendance. L'histoire d'une femme qui rencontra à 21 ans l'homme qu'elle ne cessera plus d'aimer, l'amie qui l'accompagne durant les années de douleur et d'angoisse et traverse

avec lui la Méditerranée quand on le change de prison, qu'elle enterre en Algérie et avec qui elle continue de converser par delà la mort.

Ou peut-être encore est-ce l'histoire de Dounia, la réalisatrice, l'enfant de France et de Belgique que pourtant tout pousse à se sentir algérienne? L'histoire d'une jeune femme qui cherche à retrouver ses origines dans les vestiges d'une époque qu'elle n'a pas connue sur une terre qu'elle n'a jamais foulée.

Trois quêtes de soi et de l'autre, dans les dérives de la mémoire. Trois voix qui s'égrènent au fil du récit, dignes, fières et douces. Bien qu'elles soient isolées, elles content une histoire commune. Ces voix sont un contrepoint aux images de l'expérience d'Axelle

et Dounia en Algérie et des derniers moments d'Ali à l'hôpital. Dans cette disjonction du son et de l'image, les temporalités se dissolvent. Le passé s'actualise par la voix des personnages et la vitalité des regards ressuscite l'ancien temps. Par l'emploi du noir et blanc, la réalisatrice semble renoncer à l'actualité de son film, tandis que le grain du 16mm et la désynchronisation déréalisent les situations. Le tout évoque un passé réinventé.

L'ensemble du film est morcelé, comme travaillé par l'usure du temps. La réalisatrice cueille les indices, récolte les bribes d'un passé, d'un lieu, d'un moment, quelques images, quelques impressions de lumières. L'air pensif, sous une chevelure frémissante, Axelle s'accoude ►

► au bastingage du bateau entrant dans le port d'Alger. Comme il colle à la peau, le grain de l'air marin imprime la surface de la pellicule. Les lames des ciseaux, brillant sur le blanc virginal, s'enfoncent dans la laine d'un mouton qu'Axelle immobilise fermement avec la poigne de l'expérience: elle a connu la vie rurale du temps où elle habitait chez Ali. Lors d'une visite au cimetière, la pluie griffe la surface de l'image et transforme les rues en torrent.

Le passé ne peut se retrouver qu'à travers le filtre de la mémoire. Loin de la reconstitution, la réalisatrice s'attache aux défaillances de la réminiscence, parcellaire et associative. Elle compose à partir des fragments du souvenir, elle assemble par analogie au mépris de la chronologie. Les souvenirs se mêlent dans une

trame atemporelle que Dounia Bovet-Wolteche parcourt dans sa quête d'identité.

Et peut-être est-ce, au fond, l'histoire d'une seule et même personne, le portrait d'une femme chimérique composée de trois personnages et traversée par l'engagement, l'attachement à la terre et l'Algérie, par-delà le temps et l'espace. Une femme à la silhouette incertaine, changeante, dont on ne peut capter que quelques mouvements, quelques gestes: sa marche sûre dans les paysages de Tizi-Ouzou, sa persévérance quant elle se relève après avoir glissé sur les chemins gorgés d'eau. Sous le regard chaleureux et fragile de Dounia, une créature hybride prend vie. Ni la guerre, ni la prison, ni les désillusions n'ont altéré la douceur de son visage reposant sur l'oreiller d'une

chambre d'hôpital. Dans les derniers instants du film, sur un écran noir, la voix désincarnée d'Ali murmure: «Un rêve à l'envers. Je rêve que je suis une femme. Pas physiquement, dans l'esprit. Je pense que je suis une femme».

Guillaume Darras
Photo: Pauline Fort

¹Armée de Libération Nationale, bras armé du FLN en guerre contre la colonisation française en Algérie

² Division administrative équivalente à la région.

Les Racines du brouillard
de Dounia Bovet-Wolteche
ACTUALITÉS POLITIQUES
samedi - 21h15 - Salle 5

Les âmes pixélisées



Que feriez-vous si, parallèlement à votre vie, vous pouviez en mener une autre, dans laquelle les questions d'apparence physique, de logement, de rencontres sentimentales, seraient régies en réseau à l'aide d'un logiciel? Une vie où il serait possible de tout recommencer à zéro, de refaire les choix, d'expérimenter?

Alain Della Negra et Kaori Kinoshita sont allés à la rencontre de plusieurs

des membres actifs de *Second Life* à travers les Etats-Unis. Parmi eux, un jeune homme de Caroline du Nord, affublé d'une compagne corpulente. Ils posent fièrement devant un *mobile home*. Une fraction de seconde plus tard, nous découvrons un autre versant de l'habitation: au milieu des cocotiers, des vagues d'une eau cristalline viennent chatouiller la terrasse sur pilotis. C'est l'envers du décor, leur vie rêvée en images de synthèse.

«Il y a toujours quelque chose sur le feu dans la cuisine.» Approbation et fierté semblent parcourir les membres de la famille à l'écoute des mille détails que le couple fournit sur le mobilier, leur mode de vie... L'algorithme qui crée le vent souffle dans les arbres pixélisés.

À travers ce jeu, désinhibées par l'écran, les personnalités s'expriment, se révèlent. Il est sans doute plus facile de parler d'un double, d'une extension de soi-même, pour exorciser ses névroses. L'intimité naît paradoxalement de l'interface. Aucun jugement dans la réalisation: le film a l'intelligence de remettre en cause notre potentiel de tolérance vis-à-vis des travers de chacun. Donc des nôtres aussi, forcément. Virtuels ou pas. Nous devons admettre que ces déséquilibres font partie de notre monde, de notre inconscient. *Second Life* n'est que le reflet de nos obsessions, désirs de domination ou d'asservissement et autres extravagances...

Au bout d'une petite rue se tient une église. La rédemption n'est jamais bien loin: des évangélistes chrétiens ►

« Ce film est une métaphore pamphlétaire, c'est un brûlot, c'est presque un émeutier. »

Cochon qui s'en dédit de Jean-Louis le Tacon s'inscrit dans le séminaire « Actualités politiques » animé par Patrick Leboutte et Sylvain George. Ce film charnière, entre militantisme pur et onirisme visionnaire, met en scène les obsessions cauchemardesques de Maxime, éleveur porcin pris dans les dérives de la surproduction agricole.

Quelle est la genèse de ce film ?

Au départ, Jean-Louis Le Tacon est un cinéaste militant. Sans le faire vraiment exprès, il se met à militer au sein du collectif breton *Torr e benn* («casse-leur la tête»). Mais il ne provient pas du monde ouvrier et il se sent comme un imposteur dans ce militantisme. C'est une expérience qui ne va pas vraiment lui plaire. Déçu, il prend donc des cours d'ethno-cinématographie, avec un maître de doctorat qui s'appelle Jean Rouch... Au départ *Cochon qui s'en dédit* est donc la thèse de Jean-Louis Le Tacon. Reste quand même une dimension gauchiste: le film est clairement anti-capitaliste. Le Tacon co-signe le film avec un ami, Thierry Le Merre. Celui-ci amène les scènes oniriques, que certains qualifieront de surréalistes et qui, à l'époque, feront scandales. Le Tacon, lui, filme les scènes dans la porcherie et les entretiens. Et ce qui fait la force de ce film, c'est l'alliage des deux.

A sa sortie, le film a été bien accueilli. En 1980, il a obtenu le prix Sadoul. Il a fait un tel scandale dans les milieux puristes du documentaire qu'on en a parlé et qu'il a circulé. Mais, je ne sais pas pourquoi, il a très vite disparu. Beaucoup de gens en ont entendu parler, mais personne ne l'a vu. Moi-même je connais l'existence de ce film depuis vingt ans et je ne l'ai vu qu'il y a trois ans.

La touche expérimentale que l'on retrouve dans les scènes oniriques est une forme nouvelle pour le spectateur de l'époque...

La place du spectateur est très fortement pensée. Par exemple, le long travelling du début suit ce malheureux jetant les grains sur les cochons. La mécanisation, avec en même temps les cris des cochons, c'est oppressant, terrifiant! Du coup, au bout du travelling, quand la porte s'ouvre et qu'il va respirer l'air, nous respirons aussi. Il n'y a pas que le paysan qui est enfermé dans cette porcherie, il y a moi. Les plans oniriques ne sont donc pas gratuits. Nous sommes dans le fantasme, le mental de quelqu'un qui passe sa vie à être enchaîné à la machine. C'est une métaphore pamphlétaire, c'est un brûlot, c'est presque émeutier. La machine ici, c'est du vivant, de l'animalité, et c'est



donc encore plus violent. La violence est dans l'espace de basculement permanent entre les choses extrêmement précises – c'est du pur documentaire – et quelque chose qui part ailleurs – mais qui pour moi reste du documentaire: ces jets d'images surréalistes, ces cochons qui volent, sont appelés par le document, par la réalité. L'onirisme, le fantasme naissent de la manière dont cet homme et moi, spectateur, vivons cette réalité oppressive.

Au cours du débat, vous évoquez la différence entre, d'un côté, la sphère publique, la sphère de l'activité professionnelle et, de l'autre, celle de l'intime...

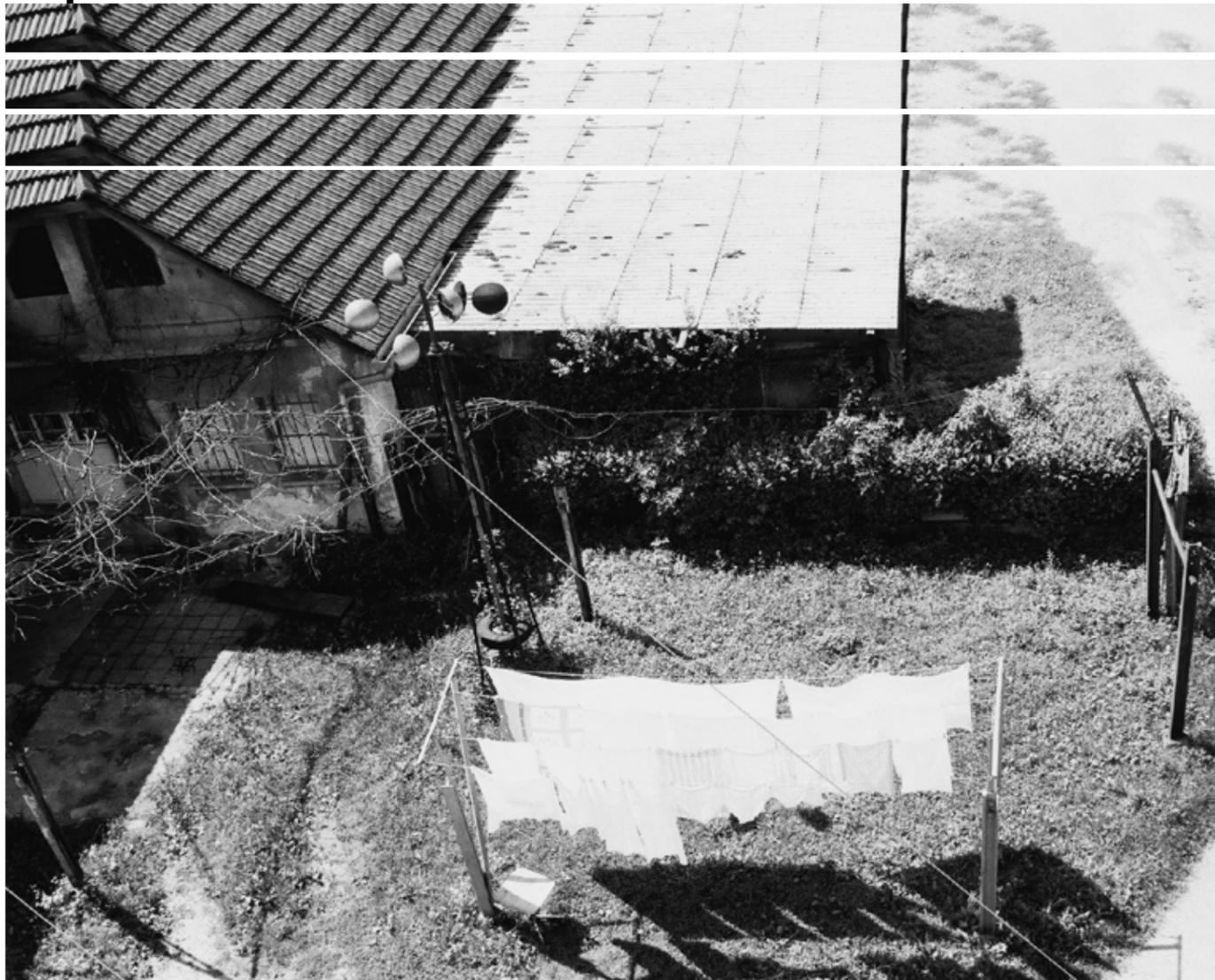
Il n'y a plus ici ni vie privée ni vie intime. Il n'y a plus qu'un débris, qu'une machine ►

dont cet homme n'est qu'une excroissance. Il est lui-même en train de devenir machine. J'y vois quelque chose de prémonitoire qui me paraît décrire très précisément notre monde, qui illustre l'idéal capitaliste. Je vois dans ce film un rapport avec Auschwitz, en tout cas avec un univers concentrationnaire. Le capital comme continuation de l'idéal nazi. Ce qui n'est pas faux: après tout, les camps de concentration sont l'usine idéale pour un patron. Les ouvriers sont asservis, attachés à leur travail jusqu'à ce qu'ils crèvent. Étant donnée la violence du film, on ne peut pas ne pas être travaillé par ce rapport. À aucun moment, cela n'est dit, mais on le sent.

Quelque chose de prémonitoire se trouve donc dans la forme aussi...

Le message ne nous est pas asséné par une parole, nous l'éprouvons: c'est très contemporain. Le contenu du film passe par ce que nous sentons dans notre cœur de spectateur, coincé dans l'espace concentrationnaire. Plus le film avance, plus je pense à Buchenwald. Je n'ai pas besoin d'une théorie, d'un slogan ou d'un discours me disant: «Il y a des rapports entre le nazisme et le capital.» Le message ne passe pas par un énoncé, mais par une énonciation, une forme.

Propos recueillis par Juliette Guignard et Nicolas Vital.
Photos: Turboalieno et Noemi Veberic Levovnik



prêchent à tout-va contre les clubs aux mœurs douteuses. «Nous sommes en guerre. Satan n'est pas encore en train de brûler dans le feu des abysses.» Le film semble pourtant n'être parsemé que d'observateurs tolérants et curieux. Un badaud esquisse une moquerie, amusé par un homme qui, persuadé d'être un félin, se promène comme tel dans la rue. L'homme-félin feule: «Je suis un chat, mec. Je suis un chat.» «Comme tu veux», lui répond gentiment l'autre. Il époussette le sable et dégage agilement sa queue pour ne pas s'asseoir dessus.

The Cat, The Reverend and The Slave
d'Alain Della Negra
et Kaori Kinoshita
INCERTAINS REGARDS
samedi - 21h15 - Salle 3

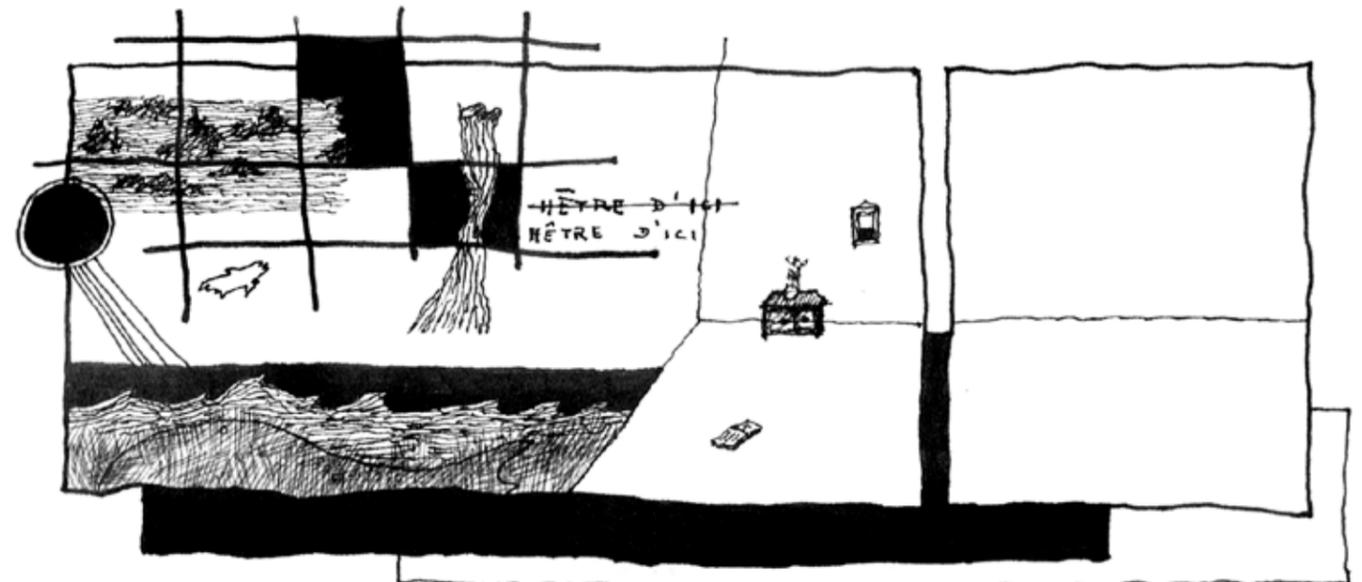
C'est peut-être le parti pris majeur du film: ne différencier aucunement la frontière entre réel et virtuel. Personne n'ose ramener les membres de *Second Life* à la «vraie vie», encore moins les réalisateurs qui préfèrent semer la confusion. En présentant les protagonistes sous leurs pseudonymes d'avatars (et en plaçant leurs deux noms, comme leur double identité, au générique), en détachant les récits de tout référentiel ou en faisant subtilement filer une voiture de synthèse dans une avenue résidentielle belle et bien réelle. Les réalisateurs prennent tout ce que disent les membres de *Second Life* pour vrai, créent la rencontre entre deux espaces-temps. Les repères disparaissent. L'absurdité en est souvent la résultante. Boo vient d'inaugurer un club de strip-tease dans l'immeuble où Stephanii crée des jouets pour enfants: ils se disputent très sérieusement à ce sujet, s'interrogent sur leurs aventures cyber-extraconjugales

orgiaques autour de la préparation du dîner. Chacun derrière son ordinateur, les tensions s'apaisent enfin. Boo regarde l'avatar de sa compagne sur lequel il peut projeter tous ses fantasmes, avec une intensité qui n'a pas son égal dans la réalité.

Dans un intérieur spacieux virtuel, une télévision diffuse dans le vide un match de hockey: il faut toujours un écran, même dans l'écran. Une mise en abyme sans fin qui suggérerait qu'il faut en permanence rêver plus. Un jour peut-être, trop de règles contraindront les avatars de *Second Life*. Peut-on imaginer alors qu'ils se mettent à jouer à un genre de *Third Life* à leur tour? Une suite de vies qu'on aurait espoir à chaque fois de mieux réussir. Faire mieux à n'en plus pouvoir, du moment que la réalité en devienne supportable.

Julia d'Artemare
Photo Anatole Barde

SUR-LE-CHAMP par Alban de Tournadre



Salle **1**

matin

10h - REDIFFUSION
El Negret de Jean-Paul Roig - 2009 - 69'
Armando et la politique de Chiara Malta - 2008 - 75'

après-midi

14h30 - REDIFFUSION
Images of Asian Music - 1974 - 29'
Landscape (for Manon) - 1987 - 18'
Lodz Symphony - 1993 - 20'
In Titan's Goblet - 1991 - 10'
 Films de Peter Hutton

16h30 - REDIFFUSION
Study of A River - 1997 - 16'
Boston Fire - 1979 - 8'
Skagafjörður - 2004 - 33'
Time and Tide - 2000 - 35'
At Sea - 2007 - 60'
 Films de Peter Hutton

soir

21h - REDIFFUSION
Eastern Landscape de Eduard Schreiber - 1991 - 13'
Le Mur de Jürgen Böttcher - 1990 - 99'

Salle **2**

matin

10h - INCERTAINS REGARDS
Quatre murs et le monde de Marc Weymuller - 2009 - 53'
Les Émigrés de José Vieira - 2009 - 75'
Débat en présence de Marc Weymuller

après-midi

14h30 - SÉANCES SPÉCIALES
La Pépinière du désert de Laurent Chevallier - 2009 - 90'
Débat en présence de Laurent Chevallier

16h30 - REDIFFUSION
Quatre murs et le monde de Marc Weymuller - 2009 - 53'
Les Émigrés de José Vieira - 2009 - 75'

Salle **3**

matin

10h15 - ROUTE DU DOC
La Clinique de Tomasz Wolski - 2006 - 30'
Hôpital de Krzysztof Kieslowski - 1976 - 20'
The Existence de Marcin Koszalka - 2007 - 69'
 Notre rue de Marcin Latallo - 2006 - 52'

après-midi

14h45 - ROUTE DU DOC
The First Day de Marcin Sauter - 2007 - 20'
Gugara de Andrzej Dybczak, Jacek Naglowski - 2007 - 70'
Where The Sun Doesn't Rush de Matej Bobrik - 2009 - 18'
La Chèvre vagabonde de Bartek Konopka - 2004 - 50'
By The River de Magdalena Kowalczyk - 2006 - 11'

soir

21h15 - INCERTAINS REGARDS
Jean-Pascal pour la France de François Nouguiès - 2009 - 53'
The Cat, the Reverend and the Slave d'Alain Della Negra et Kaori Kinoshita - 2009 - 80'



Salle **5**

matin

10h15 - ACTUALITÉS...
Il s'agit de ne pas se rendre de Naïma Bouferkas, Nicolas Potin - 2008 - 66'
Jeunes, militants et sarkozystes de Collectif Othon - 2008 - 110'
Animateurs: Sylvain George et Patrick Leboutte
Débats en présence de Jean-Denis Bonan, Naïma Bouferkas, Dounia Bouvet-Wolteche, Jean-Claude Cottet, Denis Gheerbrant, Alain Nahum et Nicolas Potin.

après-midi

14h45 - ACTUALITÉS...
National Archive, V.1 - 2001 - 15'
An Injury to One - 2002 - 53'
 Films de de Travis Wilkerson

Puncture Wounds - 2002 - 10'
Profit Motive and the Whispering Wind - 2007 - 57'
 Films de John Gianvito
Débats: voir séance du matin

soir

21h15 - ACTUALITÉS...
Hors Saison de Jean-Claude Cottet - 2008 - 42'
Les Racines du brouillard de Dounia Bovet-Wolteche - 2009 - 53'
Débats: voir séance du matin

0h - PLACE DU GREEN BAR
 Concert les Zen Hussies

HORS CHAMP
 cherche encore
 cubi de vin égaré
 lors de la
 Centripète
 Party...

PLEIN AIR

21h30
Le Présent qui vient de loin de Tiago Hespanha - 2008 - 5';
La Burqa rouge de Roxana Pope - 2008 - 4'; **Les Âmes de cuivre de nos ancêtres** de Svetlana Popovic, Zoran Popovic - 2008 - 5'; **La Tendance de cet automne** de Kim Jong-Kwan - 2008 - 5'; **Fair-Play** de Ricardo Íscar - 2008 - 7';
Bandonéon de Sebastian Schindler - 2008 - 4';

Le Code de la vie d'A. Montrond de Margarida Cardoso - 2008 - 6'
Les Costumes des femmes Héréros de Vincent Moloi - 2008 - 5'; **La Vie sauvage des animaux domestiques** de Dominique Garing - 2009 - 90'
En présence de Dominique Garing